

fonctionnement des maisons de santé libres. Il s'attacha, dit encore Heuyer, au problème social des aliénés en liberté qui, s'il était conforme aux directives qu'il a données, améliorerait singulièrement les statistiques de la criminalité. Il possédait les qualités de science, jointes à une scrupuleuse probité morale au bon sens et à une compréhension humaine affinée qui font les grands médecins experts.

Toute cette part de son activité montre que sa pensée se reportait vers les détresses humaines qu'il côtoyait chaque jour. Aussi n'était-il pas l'homme en apparence un peu froid et distant, qu'un premier contact laissait supposer. Tous nous avons trouvé près de lui un bienveillant accueil. Ses intimes évoquent le charme de son amitié, la fidélité de son soutien, l'intérêt qu'il portait à ses élèves, à leurs familles. Sa prédilection allait vers les lettres aux heures de détente. L'Académie, qui l'avait accueilli avec faveur, s'est associée à l'éloge qu'a prononcé avec émotion son fidèle collaborateur, son ami Jean Lhermitte.

Il évoque sa fidélité pour son maître Bouchard, sa vie de travail, sa haute culture, ce concert attristé d'éloges pour un maître disparu montre la place qu'il tenait dans la neuro-psychiatrie française dont il sut harmonieusement associer les tendances parfois opposées au moins en apparence. En 1931, il avait accepté de présider nos séances marquant ainsi l'attachement qu'il portait à notre Société.

Au soir de cette existence de travail si bien remplie, et que des deuils avaient jalonnée, supportés avec courage, nous apprenions que sa santé donnait à ses proches, à ses amis, de graves inquiétudes et que l'espoir d'une amélioration était de jour en jour plus fragile, et ce fut une douloureuse épreuve de voir s'altérer cette santé, cet équilibre si harmonieux. Que nos amis Coste, si attaché à notre Société, si dévoué au respect de nos traditions, que le professeur Piédelièvre, qui assure la pérennité en médecine légale de l'œuvre de notre regretté collègue soient assurés de la part que notre Société prend à leur deuil et qu'ils assurent Madame Coste et Madame Piédelièvre de notre fidèle pensée.

NOEL FIESSINGER

(24 décembre 1881-15 janvier 1946)

De vieille souche alsacienne, descendant de médecins depuis quatre génératrices, son arrière-grand-père était à Waterloo comme sous-aide-major. Son grand-père fut médecin à Mutzig. Nous avons tous connu son père, Charles Fiessinger, qui s'exila d'Alsace après 1870 et exerça à Oyonnax vingt ans avant de venir faire à Paris la brillante carrière que vous savez. Il avait, un moment, habité Thaon-les-Vosges. C'est là qu'une veille de Noël, notre collègue vit le jour. Cette ascendance familiale l'attachait par des liens étroits à nos confrères praticiens des campagnes et des rudes montagnes ; il leur marqua toujours sa fidélité. De cette enfance, il garda le souvenir et l'empreinte : c'est du Jura qu'il partit, après avoir fait ses études aux collèges de Saint-Claude et de Bourg, pour Lyon d'abord, où il fut externe et interne, et, le 15 janvier dernier, une heure avant d'être terrassé à sa table de travail en examinant un malade, il prononçait à l'Académie l'éloge du professeur Jean Paviot, de Lyon, son maître en 1905, et dans ses paroles passe l'évocation de la grande cité lyonnaise et celle de l'Ecole où il avait pris le goût de la recherche médicale qu'il sut pousser si loin.

Puis il arrive à Paris conquiert l'externat et la première place à l'internat en 1904. Il sera successivement l'interne de Gaillard-Lacombe, de Huchard, de William Oettinger et du professeur Chauffard. C'est à ses côtés que je l'ai connu et aimé, en 1913, et plus tard, jeune agrégé après la guerre, ayant suivi